

La fonction du temps en psychanalyse avec les enfants

Denise DESMEDT - du TOICT

(47) Dans cet exposé, je prendrai le temps plus au sens de « moment », de temps fort, qu'au sens de « durée ». Je parlerai d'abord de la mise en place d'une cure analytique avec un enfant ; ensuite, je parlerai de la cure elle-même.

1. La mise en place se fait au cours de ce qu'on appelle couramment les entretiens préliminaires. C'est ce que j'appellerais *le temps de la rencontre* au sens le plus fort du terme, une rencontre de personne à personne, avec si possible chaque membre de la famille, avec l'enfant bien sûr, mais pas seulement avec lui. Car si vous n'avez pas la confiance des parents, vous ne pourrez pas travailler avec l'enfant. Il faut que le courant passe. Et qu'est-ce qui fait que le courant passe ? C'est que chaque personne se sente reconnue et respectée au plus profond d'elle-même, dans sa vérité la plus intime, dans son être vrai. Cela ne veut pas *dire* qu'elle se sente percée à jour, et mise à nu. Surtout pas. Mais cela suppose une écoute attentive et bienveillante de tout ce que les consultants sont prêts à dire, et j'insiste « prêts à dire ». (48) Cela prendra peut-être du temps, peu importe, la réussite est à ce prix. Donc pas de questions indiscretes, mais des questions suffisamment larges et vagues, pour que les consultants ne se sentent ni menacés, ni culpabilisés, mais libres de répondre à la mesure de leur force ou de leur angoisse, ou même de ne pas répondre du tout. Monsieur et Madame Ortigues dans leur livre *Comment se décide une psychothérapie d'enfant* soulignent à juste titre le danger d'enquêter sur les antécédents familiaux. Car c'est tout de

suite ressenti au niveau d'une éventuelle hérédité, avec toute l'angoisse qui y est associée. Cette rencontre, comment se manifeste-t-elle ?

J'avais pensé d'abord l'intituler « le moment, le temps du regard », un peu en référence avec l'article de Lacan sur le temps logique. Mais c'est d'un autre regard qu'il s'agit, me semble-t-il. Ensuite ce n'est pas seulement le regard, qui nous fait sentir, nous révèle que quelque chose se passe : que quelque chose se passe par exemple entre l'enfant et nous. C'est un temps de contact, d'accrochage, parfois extrêmement fugace et même fuyant, mais qui nous fait penser qu'un travail analytique est possible, que quelque chose peut changer, que l'enfant n'est pas muré, emprisonné, ligoté dans ses défenses, qu'une fenêtre peut s'ouvrir sur un autre espace. Denis Vasse, parlant d'Hector dans *L'Ombilic et la Voix*, écrit, après le premier contact avec l'enfant : « Il m'ignore et semble vivre dans son monde. Il le fait cependant avec une pointe d'excès que j'enregistre comme ayant la valeur d'un appel angoissé. » Parfois un infime mouvement, un imperceptible battement de cils, nous indique que l'enfant nous a entendu, que notre parole l'a touché, a éveillé quelque chose en lui. Bref que la rencontre a eu lieu. Qu'est-ce qui favorise cette rencontre ? Je pense que l'écoute seule ne suffit pas. Il faut une parole et une parole vraie. Dolto y a suffisamment insisté. Winnicott avait une qualité d'écoute tout à fait extraordinaire, mais aussi il avait l'art de dire les mots vrais, parfois en jouant, sans avoir l'air d'y toucher, comme avec son *squigle game* ?

2. Après le temps de la rencontre, vient le *temps de la demande*. Car la rencontre conditionne la demande. La demande, nous dit Lacan, est toujours demande d'amour. Et on ne demande pas son amour à (49)n'importe qui, il faut d'abord qu'il y ait eu rencontre. Et si, souvent, on dit « cet enfant n'a aucune demande », c'est peut-être qu'on a escamoté ce temps de la rencontre. Le temps de la demande n'est pas le même pour chaque membre de la famille. Il est fonction de la structure de chacun, mais aussi de son histoire, de sa souffrance, et du chemin que chacun a déjà parcouru avant de nous consulter. Les parents ont souvent fait un long chemin avant de venir voir un analyste pour leur enfant. Ils ont pu voir plusieurs médecins, plusieurs psychologues, demander conseil à des amis, etc. C'est rarement le cas de l'enfant qui, lui, est souvent parachuté sans savoir qui il vient voir, ni pourquoi. C'est mon expérience, quand je leur demande : « Tu sais qui je suis et ce que je fais », les trois quarts du temps ils ne savent pas. Il faudra prendre le temps de donner sens pour l'enfant à cet entretien, sans pour autant déstabiliser les parents. Quand les parents veulent venir sans l'enfant la première fois, pourquoi pas ? Quitte à voir avec eux pourquoi ils n'osent pas parler devant l'enfant de ce qui les inquiète en lui. Il y a donc le

temps de chacun des parents, et le temps de l'enfant, afin que chacun puisse se décider librement.

Mais la demande varie aussi dans le contenu qui s'y exprime. Par exemple, je me souviens d'un garçon de sept ans, amené, pour une énurésie, qui gênait beaucoup la mère. L'enfant, lui, s'en fichait complètement. Il s'en moquait comme de colin tampon. Ce qui le gênait, il l'exprimait très clairement. Il disait : « Je suis méchant et je ne peux pas m'en empêcher. Je ne sais pas pourquoi. » Il en souffrait et il voulait savoir pourquoi il était méchant. Il était déjà dans une attitude de recherche, tout à fait favorable à une psychanalyse. Quant au père, il ne s'en faisait pas pour l'énurésie, il disait : « Ça guérit toujours. » En quoi il avait raison. Mais il s'inquiétait que son fils n'ait pas d'amis. Chacun avait une demande différente, celle du père fut plus longue à s'exprimer, mais elle touchait quelque chose d'essentiel dans le développement affectif de l'enfant : sa capacité d'aimer et de se faire aimer.

Une fois la cure mise en place, la demande persiste et insiste. Lacan dit même « qu'elle pétarade ». Et Dieu sait si les demandes réelles des (50)enfants sont insistantes. Sur notre vie privée : « Tu as des enfants ? » ; sur nos habitudes : « Tu regardes la T.V. ? » ; sur nos objets : « C'est ta maman qui t'a donné ça ? » ; sur notre savoir, demande de leçon : « Comment ça s'écrit, ce mot ? », « Combien ça fait ? » (pour un chiffre). Demande d'emporter des objets, d'aller aux toilettes. Enfin je n'ai pas besoin de vous faire un petit dessin, vous connaissez cela. Le temps de la demande, c'est vraiment le temps de l'analyse, et bien entendu il n'est pas question d'y répondre dans la réalité, car vous donneriez à l'enfant l'illusion que sa demande et par conséquent son désir qui s'exprime par cette infinité de demandes, que son désir peut être satisfait. Or l'analyse doit l'amener à reconnaître justement que le désir humain ne vise aucun objet et qu'il est inassouissable par nature. C'est tellement clair chez l'enfant, surtout s'il est gâté de jouets. Il demande des petites choses, il demande tout le temps ; quand on lui donne, il demande encore plus loin, et les parents disent : « Mais il a tout ce qu'il veut, il a tous les jouets qu'il veut et il ne joue même pas avec. » C'est pour qu'advienne le temps du désir, qu'à la demande il ne peut être répondu. Mais là, j'anticipe et auparavant je voudrais vous lire ce que Lacan dit de la demande, c'est dans « la direction de la cure ». Donc Lacan parle de l'être parlant et dans l'analyse et dit : « Il me demande... du fait qu'il parle. Sa demande est intransitive, elle n'emporte aucun objet. »¹ C'est une demande si l'on peut dire

1 J. LACAN, *Ecrits*, Paris, Seuil 1966, p. 617

radicale. Une demande d'être vide. Une demande de demande comme l'a si bien montré X. Renders dans sa thèse sur « La demande en psychanalyse d'enfant ». Et je continue à citer : « Par l'intermédiaire de la demande, tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin fond de la première enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que cela. Il n'a pu vivre que par ça et nous prenons la suite. C'est par cette voie que la régression analytique peut se faire et qu'elle se présente en effet. On en parle comme si le sujet se mettait à faire l'enfant. Sans doute cela arrive, et cette simagrée n'est pas du meilleure augure... Car la régression ne montre rien d'autre que le retour au présent de signifiants usités dans (51) des demandes pour lesquelles il y a prescription. »² Je vous donnerai comme exemple, la demande d'être gesté le temps qu'il faudra et pas expulsé avant le terme de l'analyse, ou bien de ne pas être gardé en psychanalyse plus longtemps que nécessaire. Je remarque que les enfants sont soulagés et parfois très étonnés quand on leur dit qu'un jour ils n'auront plus besoin de venir parce que cela ira très bien et que c'est eux qui pourront le dire et en décider. Alors je continue à citer Lacan : « Ainsi l'analyste est-il celui qui supporte la demande ? Et cela par son écoute qui n'est que la condition de la parole... A mesure que se développe une analyse, l'analyste a affaire à toutes les articulations de la demande du sujet. Encore doit-il n'y répondre que de la position du transfert. »³ Et là, encore une fois, je vous donne un exemple dans la psychanalyse d'enfant. Une question souvent posée par les enfants, c'est : « Est-ce que tu as des enfants ? » Il n'y a pas à dire oui ou non, car on passerait à côté de la demande d'amour et de l'inquiétude de l'enfant à ce sujet. Ce qu'il y a derrière cette question, c'est la peur de ne pas être aimé autant que les propres enfants de l'analyste ou la peur que l'analyste ne puisse l'aimer comme une maman ; c'est selon, à voir d'après le contexte. En tout cas on est en plein dans le transfert, et c'est de cette position qu'il faut répondre. « La demande doit être portée jusqu'aux limites de l'être, nous dit Lacan, pour que le sujet s'interroge sur le manque où il s'apparaît comme désir. » Et il ajoute : « Aucun obstacle n'étant mis à l'aveu du désir, c'est vers là que le sujet est dirigé et même canalisé. Mais il y a résistance à cet aveu, vu l'incompatibilité du désir avec la parole. » La vérité du désir, la vérité du sujet ne peut que « se mi-dire », se dire à moitié, et encore !...

3. Avant d'aborder ce temps du désir qui marque la fin de l'analyse, il y a un temps que j'appellerais le *temps du désert*, qui débouche sur le

2 Ibidem, pp. 617-618.

3 Ibidem, pp. 618-619.

temps du trauma. Cette traversée du désert est une épreuve incontournable si l'on veut amener l'enfant à devenir sujet de son désir et de sa (52) parole. C'est une épreuve pour l'analyste autant que pour l'enfant en analyse. Dans une analyse qui jusque là progressait bien, où il se passait des choses importantes dans le transfert, voilà que tout à coup le paysage devient désolé. L'analyste ne comprend plus rien, on ne sait plus où l'on va. On perd pied, on se dit : « Qu'est-ce que je fiche ? A quoi cela rime ? » On perd confiance dans l'analyse. On se sent culpabilisé de demander un tel effort aux parents, effort d'amener l'enfant et de payer. Alors qu'on a l'impression que tout cela ne mène à rien et que c'est un échec. Souvent l'enfant est réticent à venir à sa séance et l'on se demande s'il ne faut pas abandonner et arrêter la thérapie. Là, je le dis aux jeunes analystes, quand on a le courage de traverser ce désert, de vivre cette désolation, cette perte des repères, ce naufrage, la partie est gagnée. Prenez courage car vous êtes près du but. Si vous n'en pouvez plus, allez voir quelqu'un, demandez une supervision, allez voir un collègue analyste, mais ne perdez pas confiance dans le pouvoir de la parole, car à ce moment-là il faut parler. Dire que l'on est perdu, qu'on n'y comprend rien et que sans doute cela rejoint une expérience vécue par l'enfant. Dire à l'enfant que peut-être lui aussi a ressenti quelque chose comme cela, que plus rien n'avait de sens, qu'il était tout perdu, et que peut-être c'est cela qu'il veut que je comprenne, que je vive, parce qu'il ne peut pas me le dire avec des mots. Et s'il ne peut pas nous le dire avec des mots, c'est, ou bien parce que c'est un vécu très précoce d'avant le langage et qu'il ne s'est trouvé personne pour mettre des mots vrais sur la souffrance de l'enfant, ou personne capable de le faire, ou bien parce que c'était une expérience qui ne pouvait avoir aucun sens, vécue dans un état de délirion totale. Par exemple, des scènes d'horreur auxquelles il aurait assisté. Les enfants nous font toujours vivre ce qu'ils ont vécu. Le temps du désert sera à la mesure de l'épreuve ou des épreuves insensées, (dans le sens littéral du terme), subies par l'enfant.

4. Quand on a le courage de traverser ce désert avec l'enfant, alors souvent quand on n'en peut plus, il arrive brusquement que la situation s'éclaire. L'enfant arrive à parler ou à mettre en scène ce qu'il a vécu. C'est le temps du trauma au sens classique du terme, pas au sens (53) où Marie-Christine Lasnik nous en parlait il y a quelques jours, et qu'elle décrivait dans un tout autre sens. Je vais vous le décrire d'ailleurs plus tard. Le trauma, c'est cela. C'est cette perte des repères, cette souffrance qui n'est référée à rien, effondrement. Sans rien, ni personne, à quoi se raccrocher ? L'enfant peut même ne plus croire en l'amour de ses parents. Et parce qu'il a assez confiance en vous, pour revivre sa détresse et pour vous la faire vivre, parce que vous n'en mourez pas,

parce que vous ne disparaissiez pas, (il ne faut surtout pas disparaître à ce moment-là), mais que vous en parlez, l'enfant peut remonter à la surface. Ce peut être une séparation dramatique, ou la dépression grave ou même la mort d'un être proche, d'un être important. Ce peut être des agressions corporelles ou des traitements douloureux qui se répètent. Je pense à une petite fille qui avait dû subir entre un an et demi et deux ans, une dilatation des canaux lacrymaux, une fois par semaine. Il fallait se mettre à quatre pour la tenir. Le drame c'est que sous prétexte que l'enfant ne parle pas, on ne lui explique rien. On se rassure en pensant que de toute façon il oubliera. Mais son corps n'oublie pas et nous en avons les preuves.

Je pense que ces traumatismes précoces dans la réalité empêchent que le trauma nécessaire dont parlait Lasnik, le trauma de la division du sujet, le trauma de structure, puisse être effectif et jouer son rôle dans la constitution de l'être parlant. « Mais, me direz-vous, est-ce que tous les enfants que nous avons en analyse ont subi des traumatismes réels précoces ? » Eh bien, j'aurais tendance à le croire. Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, je ne veux pas dire que si l'enfant est malade, c'est parce qu'il a vécu cela. Ce que je dis, c'est que quand un enfant a besoin d'une cure analytique, il y a toujours eu dans la petite enfance, avant le langage, des expériences traumatiques parce que dénuées de sens. Il y a des trous dans le symbolique ou au moins des liaisons symboliques qui ont chuté. Quand la petite enfance, jusqu'au langage, s'est passée normalement, sans problèmes, les épreuves de la vie, même très douloureuses, sont supportées, ou à la rigueur surmontées à l'aide de quelques séances, mais ne nécessitent pas une longue analyse. C'est pourquoi, là je fais une parenthèse, il est si nécessaire de (54)faire de la prévention au niveau de la petite enfance et de ne pas attendre qu'il y ait des problèmes à l'école.

5. Avec le temps du trauma, brusquement, les choses se mettent en place. Et alors tout peut aller très vite et l'enfant parle de la fin de la psychothérapie, « - Jusque quand est-ce que je dois venir ? », « - Qu'est-ce que tu en penses » ? Et on en discute. Et on met une date. Je dois dire qu'avec les enfants, cela n'a pas beaucoup de sens de dire « il faut encore trois mois » pour terminer la thérapie. Je crois que quelques séances suffisent. Ils se mettent à faire des projets d'avenir. « Quand je serai grand, je ferai ceci ou cela ». C'est le *temps du désir*, où toutes les sublimations deviennent possibles, à l'école notamment, mais aussi dans toute sa vie. L'enfant est prêt à aimer ; c'est le temps de la tendresse pour les autres, mais aussi pour lui-même. En attendant que ce soit le temps de l'amour qui est vraiment la sublimation de la sexualité.

A propos de la tendresse, je voudrais vous parler d'un petit garçon de quatre ans, qui était vraiment « le vilain jojo ». A l'école, il agressait les autres enfants de façon dangereuse, au point que les autres parents se plaignaient et que l'école menaçait de ne pas le garder. A la maison aussi il était épouvantable, ne laissant par une minute de répit à sa mère, refusant d'aller dormir, avec des colères hurlantes à la moindre frustration. Quand le père, qui travaillait très tard, rentrait vers 11 heures du soir, il trouvait sa femme assise par terre, épuisée et en larmes. Elle aurait aimé avoir un deuxième enfant, mais « pas question d'en avoir un deuxième comme celui-là ! » Le père n'a accepté de venir qu'une seule fois pour me donner son accord. Il disait, lui, n'avoir aucun problème avec son fils et mettait tout le poids sur l'incapacité de la mère à discipliner l'enfant.

J'ai donc entrepris une thérapie mère-enfant. Et ce fut étonnant de voir cet enfant qui tyrannisait sa mère et qui était odieux et même dangereux avec les petits (on n'aurait jamais osé le laisser seul avec un bébé), de le voir peu à peu devenir plein de tendresse non seulement pour sa (55)mère, mais aussi pour les bébés, et se mettre à demander un petit frère ou une petite soeur.

6. C'est maintenant le temps de conclure cet exposé, comme c'est le temps de conclure quand on arrive à la fin d'une thérapie. Je ne parlerai pas du « temps de comprendre », sauf pour dire que parfois il est escamoté. C'est notre castration à nous de ne pas toujours comprendre ce qui s'est passé et ce que nous avons fait. Il faut accepter parfois de ne pas comprendre. L'enfant va bien, il le dit, ses parents aussi ; mais le thérapeute ne sait pas toujours pourquoi ni comment. Nous avons des hypothèses, bien sûr, des hypothèses théoriques. Mais nous savons aussi que nous avons vécu des choses « dans nos tripes », que nous avons souffert et mis beaucoup de nous-même pour que cet enfant vive cette seconde naissance : devenir sujet de sa parole et de son désir